

Académie de Béarn



Adresse : Académie de Béarn, Villa Lawrance, 68, rue Montpensier 64000 Pau
www.academiedebearn.org

Bulletin de liaison avril 2024

La lettre qui relie les Académiciens

Editorial

Une fois n'est pas coutume, comme nous venons de passer notre Assemblée générale statutaire et que nos actions pour le centenaire dont vous êtes régulièrement informés ne demandent pas à être reprises dans notre bulletin, j'ai souhaité soumettre à votre lecture une chronique du temps qu'il fait et que nous vivons, dans l'esprit de nos autres chroniqueurs d'opinion qui fera éditorial du présent bulletin. Celui-ci marque aussi le passage du printemps auquel est sensible notre consœur Marie-Luce, tout occupée à ses travaux de jardinage et de méditation flaubertienne. Jean Casanave, lui, poursuit sa méditation sur le monde d'hier, Thierry Moulonguet sur celui de demain, Paul Mirat tient la chronique de son village et le comité de lecture travaille en vue du Prix Marguerite de Navarre. L'Académie est plus vivante que jamais !

Marc Bélit

SOMMAIRE

- 1 Editorial
- 2 Les choses du monde
Marc Bélit
- 4 « Interrogations sur la croissance »
Thierry Moulonguet
- 6 Adieu paysan
Jean Casanave
- 8 *Pélerinages académiques :
Nay, 13 mars 2024*
- 9 Henri Brémont : vie ardente,
esprit rebelle
*Communication d'Etienne
Lassaily*
- 14 Le passeur
Paul Mirat
- 17 Le comité de lecture
- 18 Le point de vue du vivant, en
toute modestie
Marie-Luce Cazamayou
- 21 Publication

Marc Bélit

Les choses du monde

Qui se souvient encore (et l'enseigne-t-on toujours ?), de ce que l'on appela « la drôle de guerre » avant la deuxième guerre mondiale ; soit ce temps de presque une année qui entre la déclaration de guerre à l'Allemagne et le vrai début des hostilités qui marqua le passage de l'année 1939 à 1940. Un mien professeur lointain nous parla de la guerre « à bas bruit » lorsqu'il eut à expliquer cela à ses petits élèves. Eh bien, voyez-vous, malgré le fracas des bombes ici ou là, malgré les déclarations fracassantes des fauteurs de guerre et des tyrans autoproclamés, malgré les massacres, les révoltes, les insurrections un peu partout, on a comme le sentiment que tout cela n'a lieu que dans la vidéosphère, là où se disputent les incompetents bien bruyants tout de même et où se dispense une opinion qui n'est que rarement une réflexion. Le réel est comme virtualisé par les média qui le filtrent.

Car pendant ce temps, la guerre en Ukraine va sur son troisième printemps sans qu'un dénouement ne s'esquisse ou ne s'ébauche. C'est notre front le plus proche. Un temps pas si lointain on disait, pour faire peur, que l'armée rouge était à deux ou trois étapes du Tour de France. L'armée rouge passa, l'armée Russe resta et elle n'est pas loin non plus.

Pas de phantasmes inutiles cependant, comparaison n'est pas raison, mais à écouter le ton des échanges entre responsables du plus haut niveau aujourd'hui on a des motifs d'inquiétude. Le rapport de forces sera-t-il suffisant pour tenir à distance des ennemis tentés d'en finir comme à l'époque de la guerre froide ?

On y croit toujours, mais parfois on en doute, comme si la logique des choses finissait toujours par l'emporter sur la volonté des hommes.

Ces derniers temps je traversais Paris, un Paris hérissé de travaux comme autant de barricades, de barrières métalliques, de plots de béton et autres dispositifs destinés à rendre fous les automobilistes, suicidaires les cyclistes et les piétons, de sorte qu'on se dit qu'on se prépare au pire. On vous explique alors que ce n'est que la préparation des Jeux Olympiques et qu'à tout prendre ce n'est pas pire que d'organiser une course automobile en ville comme à Monaco ou à Pau, mais en plus grand. Pas d'affolement donc, mais pas de sérénité non plus. La ville et ses habitants déjà passablement énervés en temps ordinaire sont sur les dents et l'on vous agresse pour un oui pour un non. Les jeux !? Je veux bien mais à quel prix ? Enfin je ne parle pas ici du prix des billets qui s'envole mais du coût social qui rend cette ville charmante chaque jour plus invivable.

C'est l'occasion d'aller voir au Petit Palais une intéressante exposition sur « Paris et la modernité » qui évoque le début du siècle dernier. Très exactement, il y a cent ans, ce moment de bascule qui se situe entre l'exposition universelle de 1900 et celle des Arts Déco et industriels de 1925. À cette époque Paris selon le mot d'Hemingway était « une fête, » la modernité était partout, dans l'art : (l'apparition du Dadaïsme, du Cubisme, des ballets Russes, des grands couturiers, du Music-hall et du renouveau de l'Opérette), avec les voix

populaires de Maurice Chevalier ou de Damia sur fond de croissance économique. La France dansait et chantait, elle allait aussi fêter la VIII^e Olympiade du sport en accueillant les Jeux Olympique d'été en 1924.

Je repensais à tout cela en sortant de cette exposition et me disant que pendant ce temps-là Mussolini marchait sur Rome (1922) et que le futur Chancelier Hitler qui allait réorganiser le parti Nazi en 1923, tentait un Putsch dans une brasserie de Munich en 1923 avant d'écrire « Mein Kampf » en prison et d'arriver au pouvoir en 1933.

Levant la tête, je vis la tour Eiffel édiflée un peu avant 1900 et qui en avait vu d'autres (elle faisait l'affiche de l'exposition sous le pinceau du peintre Delaunay) et brillait de tout son éclat à heures fixes dans le ciel de Paris. Notre Dame avait retrouvé sa flèche mais pas encore la toiture de sa nef. J'y vis comme un espoir.

Je me rassurais en me disant que nous avons bien des soucis, mais le Paris d'aujourd'hui n'en bruisse pas moins d'évènements culturels de tous ordres, alors que s'ouvre la foire d'art « Art Paris », que la scène française se réveille dans nombre de théâtres, qu'on prépare le salon parisien de l'Art et du Design et que les galeries sont pleines de visiteurs, n'avais-je pas de bonnes raisons de me laisser aller à l'optimisme ?

Étais-je d'humeur chagrine, alors que le beau temps revenait sur la capitale, ou ce vertige qui m'avait saisi dans cette exposition, - laquelle ramassait en 400 œuvres l'essentiel du génie artistique du XX^e siècle -, m'avait-il troublé au point de me demander ce qu'il en serait advenu de la France sans la guerre de 39/45. Car à coup sûr, bien que saignée dans sa population au lendemain de la première guerre mondiale au point d'avoir interdit l'avortement et la contraception par une loi de 1920 et d'être devenue en la même année le plus grand pays d'immigration au monde devant les USA, elle s'était redressée et redevenait une capitale où tout le monde avait envie de venir vivre. Un modèle pour le monde, l'un des pays les plus enviables où vivre en temps de paix.

On sait ce qu'il en advint. Il y eut le krach de 1929, l'inexorable montée des fascismes, l'impréparation des démocraties (la France en particulier) et la défaite avant la victoire avec les Alliés. Sans doute me disais-je, regardant les lumières étincelantes de la Tour Eiffel que leur scintillement n'est pas gage d'éternité et qu'il faut peu de choses pour passer de la lumière aux ténèbres, pour reprendre en l'inversant la formule de J.Lang à propos du socialisme. C'est pourquoi aussi je méditais sur la gravité des propos tenus récemment par le Président de la République qui m'avaient choqué quelque temps auparavant en me disant : « il a peut-être raison, mais méfions-nous des formules et des postures définitives ».

Thierry Moulouquet

« Interrogations sur la croissance »



De la fin de la seconde guerre mondiale à la crise financière de 2008, la croissance des économies occidentales s'est poursuivie à un rythme soutenu, certes à des vitesses variées selon les pays, marquant le paysage économique de cette période. Elle fut d'abord entraînée par la reconstruction, puis par l'ouverture des frontières et les progrès de la technologie ouvrant à la fois sur des investissements publics et privés en progression constante pour soutenir le développement des infrastructures et des capacités de production, et sur de nouveaux marchés de consommation. Depuis 2008, on observe une cassure nette dans ce processus lié pour une grande part au ralentissement sensible des progrès de productivité. Plusieurs facteurs sont à l'origine de cette évolution : l'atténuation progressive des effets du mouvement général de libéralisation des économies engagé dans les années 60, le vieillissement de la population, la saturation de certains biens de consommation et d'équipement des ménages, les retards d'adaptation des systèmes d'éducation et de formation aux nouvelles techniques, le retour à une forme de régionalisation des espaces économiques après une phase dans laquelle la mondialisation des échanges s'était imposée, la rupture profonde associée au COVID. Certains voudraient prolonger ces tendances en considérant que le ralentissement de la croissance est la première condition d'un développement durable et de la lutte contre le réchauffement climatique. Cette voie butte en premier lieu sur le fait que les politiques justement mises en œuvre mondialement pour lutter contre le réchauffement climatique nécessitent des investissements considérables que l'on ne peut financer sans croissance : déploiement des énergies renouvelables et relance du nucléaire, adaptation des réseaux électriques à un mode plus décentralisé de production de l'électricité, mises aux nouvelles normes de l'habitat, évolution des processus industriels, production des batteries nécessaires aux nouvelles mobilités et au stockage de l'électricité. Elle se heurte aussi à des considérations d'équité, les premiers touchés par un ralentissement prolongé de la croissance seraient les moins favorisés dans l'échelle sociale, ainsi qu'à l'inapplicabilité de ce concept aux pays,

notamment africains, encore dans les premières phases de développement et de couverture des besoins essentiels .

Au contraire, on peut entrevoir l'amorce d'une nouvelle phase de la croissance mondiale tirée par la vague d'investissement nécessaires pour s'engager dans un développement durable, à la fois frugal et technologique, par la couverture des besoins liés à la croissance démographique attendue en Afrique notamment et à l'expansion des villes qui lui est liée, par la diffusion des effets de la nouvelle vague technologique entraînée par l'intelligence artificielle. Sur ce plan, on perçoit dès à présent qu'il ne s'agit pas d'un progrès à la marge mais d'un potentiel de remise sur le métier complète de nombre de nos « process ». Pensons par exemple à la possibilité donnée par l'intelligence artificielle de réduire massivement le temps de développement des nouveaux médicaments ou vaccins, d'optimiser les contrôles de qualité et de maintenance dans les usines , d'accélérer le temps d'obtention des résultats de la recherche et développement dans tous les secteurs, de déployer de nouveaux outils de simulation dans le domaine de la santé comme le fait par exemple Dassault Systèmes ...la mise en œuvre de ces applications va se traduire mécaniquement par une relance des progrès de de productivité sous-jacents à la croissance. Il doit être très clair néanmoins que plusieurs conditions sont à réunir pour que ces progrès restent compatibles avec toutes les dimensions du développement durable : une régulation appropriée de ces outils pour protéger les libertés individuelles, une plus grande coopération internationale pour avancer de concert dans ces domaines, un effort de formation de grande ampleur pour faciliter les transitions vers les nouveaux métiers, de nouveaux outils de financement pour permettre les transformations décrites plus haut et qui passent , pour l'Union Européenne, par une mutualisation de la capacité d'endettement . Autant dire que les incertitudes accompagnant la période qui vient, sans même parler des risques géopolitiques, sont grandes. Le temps est venu d'une grande politique !

Jean Casanave

Adieu paysan



Prêtre bénissant la moisson au début du XX^e siècle dans la campagne béarnaise

Comme tout bon béarnais qui se respecte, Pierre n'enlevait son béret que devant Dieu. Mais quel Dieu occupait ses pensées et ses prières ?

Dieu créateur était le plus facile à reconnaître pour un enfant de l'ancien monde, familier des mystères de la nature et de sa beauté. Dieu était maître du temps et de l'espace. L'angélus quotidien et les croix des carrefours apposaient sa signature dans le paysage. La loi de ce Dieu, résumée dans les dix commandements, étayait les consciences et empêchait les débordements néfastes à la vie en société.

Puis, quand la terre ne répondait plus aux attentes des hommes, quand les éléments se déchaînaient, on se souvenait qu'une vie bienheureuse nous attendait, après la mort, dans le paradis. Tel était le Dieu de l'enfance de Pierre.

Mais, dans les années 50 de l'autre siècle, les hommes ne voulurent plus attendre l'au-delà pour être heureux et demandèrent à la terre, grâce à la machine et à la chimie, de se soumettre à leurs désirs. Pierre devint alors agriculteur sans cesser, cependant, d'être paysan dans l'âme. Il n'abandonna pas le Dieu créateur mais en ouvrant l'Évangile, il se souvint que la vie éternelle, selon Jésus, commençait ici-bas. Il s'engagea avec la JAC (la jeunesse agricole catholique) à rendre le monde plus humain et plus juste. Ceci l'amena à prendre de nombreuses responsabilités dont celle de maire de sa commune pendant 37 ans.

Grisé par ses succès l'homme des champs en a conclu, un peu vite, que le Dieu créateur, le Dieu du permis et du défendu, celui du paradis n'étaient plus utiles à notre société marchande. Mais comme l'homme a besoin d'un Dieu, sans se faire prier, il prit sa place.

Aujourd'hui, il déçante car il a créé, lui-même, les limites qui l'enferment et qui obturent son horizon. La crise et les secousses actuelles révèlent le mal-être des campagnes.

Ce mal a des racines profondes. L'être humain a voulu singer ce Dieu tout puissant auquel il croyait en oubliant que le Dieu de Jésus Christ est avant tout Père. Un père qui a la faiblesse de nous aimer à sa mesure c'est-à-dire infiniment, jusqu'au pardon.

Pierre savait que la solution au désespoir de l'homme actuel, paysan ou citoyen, n'est pas seulement économique, sociale ou politique. Elle est avant tout religieuse. Elle est dans une alliance renouvelée entre les fils que nous sommes et ce Père à qui nous devons tout. Elle est dans une vie à partager entre frères retrouvés. Adieu, paysan !

Périgrinations académiques : Nay 13 mars 2024

Deuxième étape, Nay sous un soleil qui éclairait un splendide paysage de montagnes, la coquette cité pyrénéenne fit un bon accueil à ces Académiciens venus célébrer en ses murs de ville ou du collège les gloires locales qui furent aussi des Académiciens de Béarn : Paul Mirat, l'Abbé Brémond et le poète-pion Georges St Clair dans son collège St Jo lui-même.



Jacques LeGall conférence sur Georges St Clair (Abbé Bégarie-poète)



Sur la photo : Etienne Lassailly, Marc Bélit et monsieur le Maire de Nay M. Bruno Bourdaa

Communication d'Etienne Lassailly

A la rencontre académique à Nay le mercredi 13 mars 2024.

Henri Bremond : vie ardente, esprit rebelle



L'Abbé Brémond

C'est l'occasion aujourd'hui, puisque nous ne sommes qu'à trois quart d'heure de cheval d'Arthez d'Asson - soit un peu plus de dix kilomètres, d'évoquer la mémoire de notre confrère Henri Bremond.

Il s'éteint le 17 août 1933, dans son ermitage d'Arthez d'Asson à l'âge de 68 ans, épuisé par le labeur.

Evoquer sa mémoire, je le fais pour deux raisons. La première c'est parce qu'au fond, personne n'est indifférent au fait religieux. Et la seconde c'est parce que je suis un admirateur des vies ardentes et des esprits inquiets et rebelles.

Henri Bremond est né à Aix en Provence en juillet 1865. Il est donc le contemporain de Pierre Lasserre, l'un des fondateurs de l'Académie de Béarn dont j'ai parlé à Orthez le mois dernier.

Il est aussi le contemporain de Paul-Jean Toulet, poète magicien de notre Béarn.

Son père est notaire, puisque chez les Bremond on est notaires depuis plusieurs générations.

Il est aussi catholique, conservateur et légitimiste. Après la guerre de 70 et la Commune de Paris, Bremond entre au Collège du Sacré Cœur d'Aix, où il est initié comme, Charles Maurras, aux beautés d'Homère et de Virgile.

Elève brillant, et trop tôt orphelin, il cède à l'influence d'un de ses professeurs jésuites, qui va le pousser à entrer dans la compagnie de Jésus.

Ses deux plus jeunes frères suivront sa trace et deviendront aussi jésuites.

L'ainé lui, rejoint les bénédictins dont la règle, *Ora et Labora*, eut aussi pu convenir à Bremond.

Plus tard, mûri par la prière et le travail, l'homme qu'il est devenu s'interrogera avec angoisse sur le bien-fondé de son engagement.

Mais il ne reniera pas la sincérité et la générosité de ses 17 ans car c'est bien à cet âge qu'il décide de sa vocation.

A partir de 1880 les jésuites sont bannis de France et c'est en Angleterre que Bremond va suivre ses études théologiques et son noviciat.

Il est ordonné prêtre au pays de Galles en 1892, il a 27 ans.

De retour en France il va enseigner à Saint-Etienne, à Moulins, à Dôle entre autres.

Mais en même temps il collabore à la revue jésuite *Etudes* et il en devient même le Directeur en 1900, il a 35 ans.

Il est en lien avec tout le bouillonnement d'idées qui agite l'Eglise et les gouvernements de la troisième république à la fin de ce XIXe siècle.

Véhémence et fanatisme vont mener, en France, d'abord à la loi du 7 juillet 1904, relative à la suppression de l'enseignement congréganiste, dite « loi Combes ».

Cette loi interdit l'enseignement en France à toutes les congrégations et organise la liquidation de leurs biens.

Elle sera suivie des lois sur la séparation des églises et de l'Etat en 1905.

Bremond vit donc dans ce climat anticlérical (la laïcité est plus qu'un thème politique, c'est un combat).

Dans ce combat, l'église se divise en fonction de la couleur politique des catholiques qui ne sont pas tous traditionalistes. En revanche le Vatican, qui se méfie du vieux gallicanisme français veille jalousement sur tout ce que les religieux français écrivent.

Je parle ici de la division de l'église. Mais je dois aussi parler de la division des catholiques car il est vrai que la société change, surtout du côté de la jeunesse et des partis de gauche.

Il y a donc, dans l'Eglise, aussi bien que chez ses fidèles ; une tendance *moderniste*.

Pour l'historien Étienne Fouilloux le modernisme est « la matrice intellectuelle du catholicisme contemporain dans la mesure précisément où elle se définit par sa volonté de relire le message fondateur à la lueur des connaissances scientifiques du siècle dernier ».

Mais aussi les relations sociales entrent en ligne de compte. Les fidèles auraient-ils droit à la parole ?

On se souvient bien sûr du Sillon qui prône, puis fédère, puis intègre en 1905 les nombreux « cercles d'études catholiques », où jeunes et prêtres discutent de religion, de société.

L'ambiance est nouvelle : la vérité ne tombe pas du haut, de l'institution, c'est l'échange qui prime. Le mouvement rassemble jusqu'à 25 000 personnes.

À cette époque, le Sillon bénéficie de l'appui du pape Pie X et de l'épiscopat français.

Cependant trop moderniste et républicain par rapport au reste de l'Église, traumatisée en 1905 par la loi de séparation des églises et de l'Etat, le mouvement est de plus en plus critiqué, notamment parce qu'il affirme l'autorité des chrétiens sur l'Église et non celle du pape et des évêques.

Pendant cette période, Bremond écrit dans le registre religieux mais en fonction des éléments de la vie de son époque.

L'Inquiétude religieuse, Aubes et lendemains de conversion (1901), *L'Enfant et la vie* (1902), *Âmes religieuses* (1902) *Le bienheureux Thomas More* (1904) *Étude sur Newman* (1905), *Le Charme d'Athènes et autres essais* qu'il écrit avec ses frères (1905).

Ces ouvrages sont donc analysés, disséqués, soupesés et l'écrivain est en proie au doute et à l'inquiétude. Il est également l'ami de grands intellectuels qui sont condamnés par le Vatican, Loisy, Blondel.

Il est également l'ami de Georg Tyrell, qui sera excommunié en 1907.

Plus tard, à la mort de Tyrell en 1909, Bremond, au cimetière, fera un émouvant éloge funèbre à « celui qui resta attaché à l'Église de sa conversion », et bénit la tombe et le cercueil de Tyrrell. Pour un tel acte, il est suspendu *a divinis* par l'évêque de Southwark, Peter Amigo.

A divinis signifie « loin des choses divines », c'est-à-dire qu'il lui est désormais interdit de célébrer la messe et d'administrer les sacrements.

Il faut dire que Tyrrell était devenu la figure emblématique de la résistance moderniste auprès du Vatican.

Tout cela le conduit à la rupture d'avec la Compagnie de Jésus. Il devient un prêtre libre et sa carrière littéraire peut alors se déployer.

Cette carrière est fondée sur l'étude et la critique. Bremond fait connaître la littérature.

Il parle d'elle mieux que personne au point qu'il en fait presque un genre littéraire.

En tout cas, c'est ce qu'il fait dans son grand œuvre, *l'histoire littéraire du sentiment religieux*.

Vers 1909, il décide de se consacrer à un grand projet auquel il devait consacrer l'essentiel de ses forces : la rédaction de son *Histoire littéraire du sentiment religieux en France depuis les guerres de religion jusqu'à nos jours*.

La méthode de l'abbé Bremond était assez novatrice pour l'époque. En effet, il ne voulait pas faire une histoire « religieuse » de la littérature, ou une histoire de la religion. Son ambition était de montrer le « sentiment religieux », c'est-à-dire la manière dont les croyants vivent leur religion, à travers la vie littéraire.

Son objectif était de couvrir l'ensemble de la littérature française.

La plus grosse partie de ses ouvrages restera néanmoins centrée sur le XVII^e siècle, le « siècle jésuite » qu'il connaissait bien, et, par opposition, sur l'étude du jansénisme.

Quatorze années de recherches, d'écriture, de confrontation, de débats, d'explications pour aboutira cette somme sur la vie mystique au XVII^e siècle, sa naissance, ses progrès, sa conquête.

Il en viendra à une définition de l'élan mystique, qui est l'intuition du Dieu présent. Son ami Maurice Barrès qualifiera l'œuvre « d'immense bibliothèque chrétienne ».

De fait, cet ouvrage monumental, qui sort de l'ombre des personnages de la chrétienté du XVII^e siècle, aujourd'hui méconnus, pose la question de la nature de la mystique chrétienne.

Mais aussi il lui permet de revisiter certaines grandes figures du patrimoine littéraire français comme Pascal.

C'est ce monumental ouvrage qui lui apporte la notoriété et qui lui vaut d'être reçu à l'Académie Française en 1924 au fauteuil occupé par Mgr Duchesne.

Il devient aussi Académicien de Béarn.

Dans son discours de l'Académie Française, il aborde les fondements de la méthode critique

« les critiques n'ont jamais été populaires. La vérité pure qu'ils poursuivent nous laisse froids. Nous n'aimons pas que nos vérités, entendant par là ce bagage de certitudes qu'une longue et paisible possession nous fait regarder comme une partie de nous-mêmes. Qui s'avise de soumettre à une libre discussion la moindre parcelle de ce trésor, nous étonne et nous trouble. C'est une routine soudaine bousculée. C'est aussi, chose plus grave, le sentiment que tout l'édifice de nos opinions et de nos croyances va s'écrouler pierre à pierre. »

A notre époque marquée par le politiquement correct et par la doxa imposée par les médias, ces paroles prennent un sens bien particulier.

Je voudrais rapprocher son attitude et son état de son lointain successeur à l'Académie Française, Mgr Dagens, qui avait été reçu, il y a quelques années par l'ancien Président de notre Académie, Mgr. André Dupleix.

Sa carrière d'homme d'église de Mgr. Dagens fut consacrée notamment au dialogue avec les incroyants, à la foi dans la société actuelle et à la présence de la tradition chrétienne et de l'église catholique dans la société française.

Que de similitudes avec l'œuvre de Bremond. Il avait amené, en son temps, les Français les plus sceptiques à comprendre l'importance et la profondeur de la vie mystique.

Comme à chaque fois que j'aborde l'œuvre de l'un de mes confrères disparus il y a un siècle, j'y trouve ainsi des correspondances avec notre époque.

L'un de ses admirateurs le comparait *« à un coq dans la nuit qui ne fait pas l'aube, mais la pressent et la chante, alors que tout le monde dort. »*

Vers la fin de sa vie, Bremond devient un commentateur reconnu de la poésie. S'il échoua à faire élire Francis Jammes à l'Académie Française, il y fit élire son autre ami Paul Valéry. Il écrivit un *Racine et Valéry* mais aussi *La poésie pure* et *Prière et poésie*.

Son discours sur la poésie pure est resté célèbre. La vigueur de son style plaît ou déplaît mais ne laisse personne indifférent dans ces années d'après-guerre où chacun lit de la poésie et où les écrivains jouissent d'un grand prestige. Il n'y a pas de moyens de communication modernes !

Ce n'est qu'en 1913, il a 48 ans, qu'il s'installera à Arthez d'Asson pour y rester jusqu'à sa mort, en 1933.

A Arthez, il y fait construire une assez vaste maison, avec une chapelle à l'étage. Le confort est rudimentaire dans cette maison qu'il nomme son Ermitage mais sa vie n'est pas érémitique. Outre sa gouvernante réputée pour son excellente cuisine, il voit beaucoup de monde. Il rencontre Maurice Barrès et Francis Jammes à Pau.

Avant sa retraite d'Arthez d'Asson, toujours en mouvement, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, en Provence, à Paris, il mérite le terme de vagabond que lui donnera L'Académicien de Béarn Jacques Magendie dans une de ses communications, intitulé *Henri Bremond, le vagabond fidèle*.

Pour finir cette courte explication du Bremond que je veux aujourd'hui honorer comme Académicien de Béarn et infatigable travailleur des lettres, j'appelle à l'aide l'Abbé Bégarie qui écrit cette méditation en 1993.

Pourquoi n'avoir pas gravé sur le marbre ces quelques mots de l'abbé Bremond : « Prenons exemple sur elle, agités que nous sommes. » Il disait : « Agités que nous sommes. ». Et pourtant, lors qu'il vient s'établir ici, vers 1913, la vitesse n'avait pas encore été inventée. L'angelus sonne. Je l'écoute se défaire dans ce miroitement étroit de l'eau.

Il parle ensuite de son travail :

Travail qui s'accomplit dans une espèce de joie frugale et dans l'indépendance matérielle de tous.

J'imagine Bremond que la clochette de Madame Harel va tirer de ses lectures. Cette Madame Harel dont la cuisine était inégalable.

Au sein de cette existence où, succédant à l'angelus, la guêpe elle aussi donne l'heure autour des compotiers, comment ne pas songer au Mallarmé de Valvins, au Jammes d'Orthez, au Mauriac de Malagar.

Et leurs œuvres qui, frappées par la baguette magique des enchantements, venaient de s'achever ou s'achevaient encore, chacune dans l'entrebâillement des volets clos d'une grande maison morte de la campagne française.

C'est une vie de travail et, à Asson, Bremond parlera de cette existence de travailleur intellectuel :

« Rassembler les matériaux n'est qu'un délice, écrire, composer, une terrible aventure, féconde en accidents, en surprises et d'une lenteur maudite. »

Son ascèse, c'est le travail. Son histoire du sentiment religieux, largement inachevée compte environ 5000 pages de texte.

Je ne sais comment vous faire ressentir cette exaltation du travail intellectuel qui transparaît dans chaque page de l'œuvre de Bremond.

C'est comme si son âme et son intellect, sa foi et son goût pour la poésie ne faisaient qu'un et qu'ils ne pouvaient s'exprimer qu'au terme d'heures, de semaines, de mois et d'années d'efforts inlassables et continus, dans la recherche d'une vérité et d'un sens à la vie.

Serait-ce comparable à l'enthousiasme, à l'émotion et au bouillonnement intérieur que peut ressentir le marcheur montagnard en quête de sommet.

Le marcheur qui a déjà franchi et surmonté les limites de son endurance, touche alors au merveilleux et à la vérité de sa nature.

Paul Mirat

Le passeur

C'était il y a cinq ou six ans ; elle s'appelle Annie Olazabal et jusque-là je n'ai jamais entendu parler d'elle. Grâce à la présence d'esprit et à la gentillesse d'Elizabeth, une amie commune qui travaille aux archives départementales et la guide dans ses recherches, Annie apprend que nous travaillons, chacun de son côté, sur l'histoire du même village, Meillon, et sur la même période : l'Occupation.

En ce temps-là, je suis si souvent attablé en salle de lecture, au coude à coude avec Dominique Piollet, immergés dans les cartons des milliers de fiches des « personnes déplacées », que notre ami Jacques Pons propose en souriant de nous céder : « un appartement à côté des réserves avec, bien entendu, la vue sur les montagnes ».

C'est donc par un beau jour de 2018 qu'Annie m'appelle. Elle souhaite me faire part des incroyables avancées de ses travaux de bénédictin. Nous fixons un rendez-vous et intrigué par cette demande, je me renseigne un peu. En un rien de temps, j'apprends qu'elle porte un nom de famille honni par les historiens et par l'ensemble des « connaisseurs » de la période. Son père est accusé des pires turpitudes. J'attends donc Annie chez moi, perplexe, un peu méfiant.

Le jour dit, je croise son beau regard bleu pour la première fois. « Vous connaissez l'histoire de mon père ? » Je feins d'ignorer les informations fort désagréables qui m'ont été rapportées.

D'après mes sources, Michel Olazabal, le père d'Annie, passeur pendant la guerre, a été mêlé à la sinistre « affaire de Barcus » où une trentaine de candidats à la liberté furent pris par les Allemands dans une grange du petit village basque, puis déportés. Depuis ce triste jour de juin 1943 on a fait porter la responsabilité du drame sur Michel, accusé d'avoir joué double-jeu, sali, rejeté de tous. Un ignoble fardeau, déposé par quelques âmes charitables. À la Libération, Michel Olazabal est chassé des cérémonies du Souvenir. Mis au banc de l'infâmie, il portera sa croix jusqu'à sa mort survenue en 1982, soutenu par l'affection des siens et d'une petite phalange d'amis sincères.

Annie me remémore cette journée du 23 juin 1943.

Michel a mené pendant la nuit du 22 au 23 un premier groupe de plus de trente candidats à l'évasion, qu'il a caché dans la grange de la ferme Cotabaren, à deux kilomètres du village de Barcus. Puis il est reparti comme à son habitude chercher un autre groupe, comme le premier arrivé par autocar de Pau à Préchacq. Une organisation bien huilée, il a mené son précédent convoi de 54 fugitifs à la frontière au-dessus de Larrau pas plus tard que le 20 juin. Mais cette fois-ci l'aventure tourne mal. La ferme est encerclée, les trente-trois hommes et une femme du premier groupe sont

arrêtés et conduits à Oloron-Sainte-Marie (la plupart seront déportés à Buchenwald, et cinq d'entre eux ne reviendront pas). Ceux qui ont opéré cette arrestation, des soldats en uniforme allemand, parlent parfaitement le français, et pour cause : ce sont des jeunes volontaires de la

« Division Brandebourg », cantonnés à Moumour où ils s'entraînent à traquer les communistes et – surtout – les réfractaires du STO qui veulent passer en Espagne.

Restés à la ferme Cotabaren pour surprendre et arrêter le passeur, ils tuent pendant la nuit Jean-Pierre, le jeune fils de la famille Murcuillat, dix-huit ans, qui a sans doute tenté de se glisser hors de la ferme pour aller prévenir.

Michel, averti à temps par des agriculteurs voisins de Cotabaren, parvient à disperser son groupe et à se réfugier à Pau où il est caché plusieurs jours par une résistante, Paule Lippmann, avant de passer à son tour en Espagne où il sera interné quelque temps avant d'être récupéré par les services de renseignement français et de reprendre du service pour acheminer des courriers et des personnalités de part et d'autre de la frontière.

Mais avant cela il a réussi à mettre à l'abri sa femme, Jeanne-Marie, déjà mère d'une petite fille de 13 mois et enceinte de 7 mois. D'un courage inouï, elle fabriquait des faux papiers pour les protégés de Michel sur la table de la cuisine de leur maison des Allées de Morlaàs, dans laquelle trônait un portrait du Maréchal, on ne sait jamais. Jeanne-Marie, pour échapper à la police allemande à la recherche de la femme du passeur, est immédiatement envoyée à Meillon chez Andrée Larromet. Maillon discret d'une filière d'évasion, Andrée – pseudo Rose pour la résistance – a plus d'une fois hébergé des aviateurs alliés en fuite vers l'Espagne, qui ont transité par Navarrenx, dans le célèbre hôtel du Commerce, tenu par Marthe Camdeborde, avant d'être passés en Espagne. C'est elle qui va accompagner Jeanne-Marie dans la région de Toulouse où elle accouchera clandestinement en août 1943.

Andrée Larromet, Marthe Camdeborde, encore deux héroïnes méconnues, oubliées par la « fabrique des héros ».

Andrée Larromet est un sacré phénomène ! Avec son troisième mari, elle a fait une jolie pelote dans le kapok, au fin fond des colonies africaines, avant de s'installer à Meillon, dans la villa Les Islettes, vaste bâtisse plantée au bord du gave et qui domine un archipel de petites îles. Mon grand-père est un familier de la maison où soirées et parties de bridge rythmaient le quotidien de l'avant-guerre. De 1940 à 1942, Les Islettes sera l'un des plus importants foyers d'accueil de réfugiés à Meillon, abritant jusqu'à soixante-dix personnes en même temps, c'est ce que disent les archives.

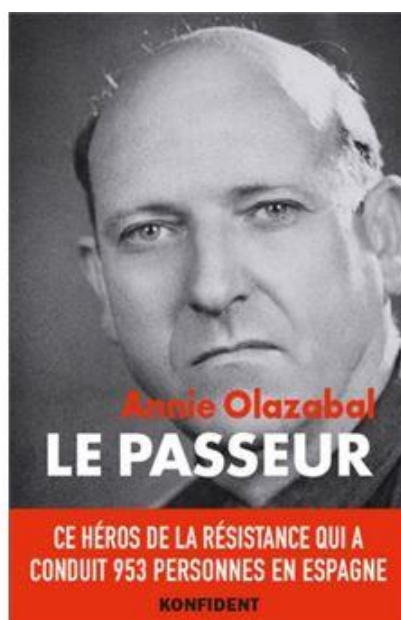
Assise en face de moi, calme et sereine, Annie déroule son histoire. Tout se bouscule et pourtant, lentement, les morceaux épars du puzzle trouvent enfin leur place. Je ne sais plus que croire. Annie en est là du tableau quand elle se penche vers son petit cartable d'où elle tire un document qu'elle me tend. Je découvre le courrier qu'un « Brandebourgeois », pensionnaire du château de Moumour, écrit à sa canaille de frère qui se bat, lui-aussi en

vert-de-gris, sur le front de Stalingrad. Il raconte : « J'en ai fait choper une trentaine, il y a quelques jours, à Barcus. Quand tu verras les canadiennes, les sacs à dos et les brodequins que j'ai récupérés, tu seras fier de moi ».

Cette confession infâme figure dans le dossier d'accusation du jeune Brandebourgeois de Moumour, jugé et condamné à mort à Toulouse à la Libération. Une amie d'Annie, amoureuse des vieux papiers, venait de la découvrir fortuitement dans les archives judiciaires de la ville rose.

Je ne peux que maladroitement décrire ce qui s'est passé à Meillon à cet instant : mon premier réflexe a été de diriger Annie vers notre ami l'historien Claude Laharie, et vers le musée de la Résistance et de la Déportation. « Mais ils m'ont foutue dehors » se récrie Annie!

Depuis, tout est rentré dans l'ordre : plus à son aise dans ses nouveaux locaux de la rue Despourens, le Musée de la Résistance a récemment inauguré une salle dédiée aux passeurs, qui porte le nom de Michel Olazabal. Belle reconnaissance. Si vous avez de la chance, Annie, qui depuis cinq ans œuvre bénévolement au sein du musée, vous pilotera et vous dédicacera le livre qui détaille ses recherches, les voyages et les rencontres étonnantes qui ont émaillées ses décennies d'enquête. L'hommage qu'elle vient de publier, aussi passionnant qu'émouvant, est le plus merveilleux des compagnons !



Le Passeur, Annie Olazabal, éditions Konfident, mars 2024, 19 euros.
En vente au Musée de la Résistance de Pau et dans toutes les bonnes échoppes.

Le comité de lecture au travail

Rien de plus sérieux qu'un comité de lecture. Celui du Prix de la Nouvelle marguerite de Navarre « planche » déjà depuis plusieurs semaines sur la douzaine de recueils reçus des meilleurs éditeurs sous l'attention vigilante et bienveillante de Patrick Voisin qui mène les débats. Il s'en dégage une atmosphère très vivifiante due à l'échange sans à-priori de ces amoureux de la littérature que sont nos académiciens. Nul doute que le prix qui sera donné sera pesé et soupesé au trébuchet de la critique et de l'estime.



De gauche à droite : Hélène Charpentier, Patrick Voisin, Pierre Peyré,
Etienne Lassailly, Marc Bélit et Marie-Luce Casamayou

Marie-Luce Cazamayou

Le point de vue du vivant, en toute modestie

Dans une interview, Alain Souchon, loin de se plaindre de vieillir, a expliqué avec tendresse et humour son plaisir d'arriver à notre âge ! Il ne voit dans le temps qui passe que des avantages, il est heureux d'être enfin débarrassé de toutes les corvées parentales, des horaires des écoliers, des soucis pour ce qu'ils vont devenir, du travail quotidien à assumer... Au contraire, il aime la paix de ce temps, le temps justement de ne rien faire, de se balader, de regarder la vie, et de consacrer le meilleur de soi à ses petits-enfants. Comme il ne les voit pas souvent, il leur écrit des lettres, avec de jolis mots, des lettres que les enfants reçoivent, personnelles. Dans lesquelles il leur réserve une petite surprise. A mon tour, j'ai pensé que c'était sans doute une très bonne idée, surtout quand les petits enfants arrivent à l'adolescence fuyante et rebelle.

J'ai repensé à cette interview en écoutant le témoignage d'une historienne de l'art Estelle Zhong Mengual qui vient de publier un livre intitulé : Apprendre à voir, Apprendre à voir le vivant !

Et me voilà, un peu plus réconciliée avec mon terroir, mon territoire, mon « héritage » : le jardin que faisait mon père, d'où il sortait les premières fraises, les groseilles, les pommes de terre nouvelles, tout ce que peut offrir un jardin quand on sait le cultiver, est depuis un moment, sous ma responsabilité ! Non seulement, je n'ai rien appris de sa passion quand il était encore là, bien sûr je le regrette, mais j'étais persuadée à cette époque, pas si lointaine, que la Culture était ailleurs... J'ai couru les expositions, les grands musées de Paris, le Louvre, Orsay, les musées de Munich, de Baltimore avec les collections de Gertrude Stein, le MOMA et La Métropolitain de New York, et bien sûr le musée Bonnat de Bayonne, et même, de nombreuses fois, les collections de Monsieur Serbat et de Mademoiselle de Vaufreland au Château de Laàs. Je le dis dans cet ordre car je pensais qu'il fallait d'abord aller toujours ailleurs, toujours plus loin. Comme vous me connaissez un peu, vous n'aurez aucun mal à m'imaginer lançant des galops enthousiastes de tous côtés, ce qui a fatigué sans doute mon entourage ! Et j'étais tout à fait ravie, toujours étonnée, souvent enthousiaste, et parfois aussi perplexe...

Et voici que ce matin cette grande spécialiste de l'Art me dit qu'il faudrait « apprendre à voir le vivant », peut-être même s'en étonner, et l'admirer puisque nous en faisons partie... Elle nous conseille de regarder l'oiseau, le vautour, la plante sauvage... Me voilà donc penchée sur mes souvenirs de jardin.

Mon jardin ! J'ai lu Bouvard et Pécuchet de Flaubert. Avec Flaubert ou on rit et se moque, ou on déprime ! Dans ce livre, il y a toute la malice du rire de ma mère lorsque je me plaignais de voir au milieu de ce qui aurait dû être les premiers radis, des pousses vertes longilignes, ces mêmes « plantes » qui s'avançaient en formant une sorte d'étoile sur ma

terre pourtant bien remuée. « Ah ! ma pauvre ! » oh ! que cette exclamation m'a démoralisée ! mais je m'entêtais !

La maison de la presse m'a fourni toutes les revues spécialisées : L' Ami des jardins, Mon jardin et ma maison, Rustica, Permaculture ou la bible pour débiter... Rien n'y faisait. Je plantais 20 pieds de tomates et je récoltais 10 tomates cerises, les chenilles avaient attaqué mes choux de Bruxelles, et si j'oubliais de mettre du « limacide » (autorisé ou déconseillé !), tout était dévoré avant que j'arrive ! Il y avait toujours un petit animal noir et collant, sous les feuilles de mes fleurs préférées, ou des petits gendarmes rouges qui semblaient grignoter les tiges des lys ! Ce sont des criocères ! voilà ce que j'ai appris.

Hélas, à peine avais-je le temps d'aller me fournir en huile de colza (!) pour lutter contre le criocère, quand je revenais vers mes plantations, cette herbe étoilée en avait profité pour envahir l'endroit où devaient sortir les petits pois. Déjà, elle en était à l'adolescence de sa vie de « plante », attendant du ciel et du vent : la fécondation ! Comme on me l'avait appris en Terminale Sciences-Ex, j'arrachai soigneusement un pied déjà grand, avec ses tentacules étoilés, ses racines, et une drôle de tige souterraine, le tout surmonté de graines montées en petits épis comme du blé, mais minuscules, et j'apportais tout ça dans le salon de maman qui ne voulait plus aller dans le jardin. Question : quel est ce fléau qui s'installe partout ? Un éclat de rire ! voilà la réponse « mais c'est du chiendent ! »



Chiendent

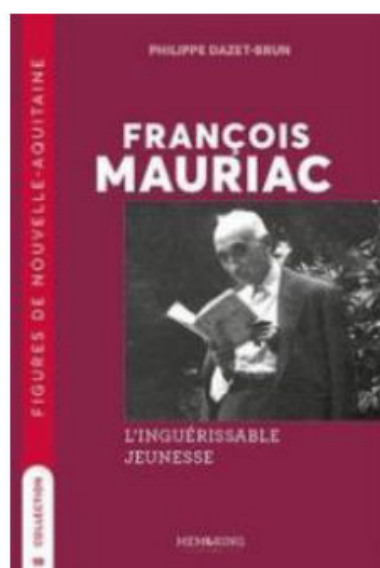
Je suis Bouvard ou Pécuchet, je m'étonne de sa réponse si évidente pour tout jardinier : « Pour ne pas en avoir ? on bine, on bêche, on sarcle, et on arrache ! »

Merci à cette magnifique historienne de l'art ! Je me contente d'une toute petite surface pour cultiver 2 ou 3 petites choses, et j'admire le chiendent ! Quelle merveilleuse ténacité ! Quelle abondance ! Quand je pense qu'il y a des pays où plus une herbe ne pousse ... ce « vivant » n'a qu'un objectif : se reproduire... (j'ai envie de faire une digression coquine, je ne la ferai pas). Pour se reproduire il y met le paquet : il s'étale en étoile pour prendre le maximum de place ; dès qu'il a des forces, il monte vers le ciel et il profite de tout : la nuée, le soleil, le crachin, l'orage. Mais ce n'est pas tout ! pour être bien sûr de s'implanter ce si vivant végétal a inventé une tige souterraine qui avance dans le jardin sans que personne

ne la remarque ! Les humains appellent ça un rhizome ! voilà notre résistante installée, en passant par-dessous sans complexe. Et là, elle travaille au « grand remplacement » : occupation des sols, envahissement des surfaces cultivées, étouffement des pauvres primevères. Elle se rit de l'humaine qui arrive avec son tracteur à tondre ! Cette coupe va juste lui tailler un peu les pointes, et la renforcer, en plus de disperser ses graines... et cette humaine qui passe au-dessus se croit forte !

Quelle humilité ne ressent-on pas quand on commence à apprendre à voir ! S'il y a tant à dire sur une plante qu'on croit modeste, imaginez un peu à quel point on peut s'extasier devant l'enchevêtrement de ronces qui tentent d'étouffer mon rosier Pierre de Ronsard... Mon jardin est presque une jungle, je laisse au chiendent et aux ronces une grande partie de la superficie, je les admire. Tout en taillant un peu autour de mes rosiers, je les remercie de laisser passer les narcisses et un tapis de jacinthes sauvages. En fait j'ai une nouvelle vie, je profite de l'âge et je me cultive : j'apprends à voir !

Publication



François Mauriac, l'inguérissable jeunesse par PHILIPPE DAZET-BRUN

Cette biographie, enrichie par un apport iconographique souvent inédit, revient sur ce destin que l'on peut aisément placer sous le signe de l'inguérissable jeunesse. Ce prix Nobel de littérature est l'un des grands écrivains du XX^e siècle, acteur de la vie intellectuelle et politique au moment où le monde connut deux conflits généralisés, l'instauration des totalitarismes et la décolonisation. Catholique, il prit part aux débats de l'Église tout en cherchant le dialogue avec ceux qui ne partageaient pas sa foi. Homme de conviction, souvent à rebours de son milieu, Mauriac fut donc une figure marquante du siècle dernier, une voix qui conserve encore une portée dans le nôtre. Ouvrage paru dans la collection *Figures de Nouvelle-Aquitaine* aux éditions Memoring.